



MEMOIRE de STRATEGIE

LA RUSE DE GUERRE : UNE COMPOSANTE STRATEGIQUE LONGTEMPS CONTROVERSEE

Chef de Bataillon Laurent LENA

Division C

Groupe C2

7° Promotion

SESSION 1999-2000

Fiche de présentation du mémoire

1. La ruse de guerre : une composante stratégique longtemps controversée

2. Chef de Bataillon (Terre) LENA Laurent

3. 15 mars 2000

4. Division C

5. Mémoire de stratégie

6. La ruse est une notion qui, depuis vingt cinq siècles, a subi de nombreuses mutations. Longtemps controversée car elle est considérée comme illégale et synonyme de perfidie, elle est devenue depuis la Seconde Guerre Mondiale une composante stratégique omniprésente et indispensable dans l'art de la guerre moderne.

La conservation du secret, le camouflage, l'imitation, la démonstration, mais surtout l'intoxication sont ses formes principales. L'opération Bodyguard (débarquement allié de 1944) illustre parfaitement leur emploi au niveau stratégique.

Mots clés : ruse, dissimulation, déception, Bodyguard, intoxication

Introduction	1
1. La ruse de guerre et la littérature	2
1.1. De l'antiquité au Moyen Age : de l'importance de la ruse	2
1.2. Du Moyen Age au XV ^e siècle : un environnement particulier	4
1.2.1. De la légitimité de la ruse	5
1.2.2. De l'environnement médiéval	6
1.3. Du XV ^e au XIX ^e siècle : du changement	8
1.3.1. De la ruse traditionnelle	8
1.3.2. De la ruse humanitaire	9
1.3.3. Des écrits chinois et arabes	10
1.4. Du XIX ^e à nos jours : vers une clarification	11
1.4.1. Les écrits militaires	11
1.4.2. Du droit de la guerre	12
2. La ruse de guerre : une composante stratégique	13
2.1. La dissimulation	13
2.1.1. La surprise stratégique	14
2.1.2. La discrétion de mise en place	14
2.1.3. Le camouflage	15
2.1.4. La conservation du secret	16
2.2. La déception	17
2.2.1. L'imitation	17
2.2.2. La démonstration	18
2.2.3. La désinformation ou l'intoxication stratégique	19
3. Bodyguard ou l'emploi de la ruse de guerre à un niveau stratégique	23
3.1. Bodyguard : une réalisation problématique	23
3.1.1. L'intention et les objectifs initiaux	23
3.1.2. Le contexte général	24
3.2. La mise en œuvre : un succès technique	27
3.2.1. La réactivité	27
3.2.2. Le renseignement sur le succès de l'intoxication	28
3.2.3. La diversité des moyens	28
Conclusion	31

INTRODUCTION

Depuis l'Antiquité, l'art de la guerre a subi de nombreuses mutations. De la guerre du feu à l'ère nucléaire, les militaires ont dû s'adapter à ces transformations du niveau stratégique, opératif ou tactique. Néanmoins, certains principes, telle la ruse de guerre, ont réussi à survivre aux différentes tempêtes historiques.

Sun Tzu au IV^e siècle avant notre ère définit la guerre avant tout comme l'art de la ruse : " la guerre, c'est l'art de duper". Vingt trois siècles plus tard, cette notion est absente de la définition de Clausewitz : " la guerre est un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté." Ces deux citations résument parfaitement le problème historique de la place de la ruse de guerre dans l'art militaire.

Or, depuis la Seconde guerre mondiale, cette composante stratégique, longtemps controversée comme le montre l'histoire, est devenue omniprésente et incontournable.

La littérature est le meilleur héritage historique nous permettant d'étudier la ruse au cours du temps et les raisons de sa controverse. Nous aborderons donc dans une première partie, la ruse de guerre à travers la littérature. Nous profiterons ensuite des vingt cinq siècles de débats littéraires pour définir la ruse dans l'art de la guerre moderne, avant de nous attarder sur son application dans ce qui reste encore de nos jours le plus bel exemple d'utilisation de la ruse de guerre : l'opération Bodyguard de 1944.

1. La ruse de guerre et la littérature

Que cela soit dans l'antiquité, au Moyen Age, au XIX^e siècle ou encore à notre époque, la ruse de guerre a toujours alimenté la littérature. Stratèges, philosophes, historiens, tous ont trouvé à travers ce thème l'occasion de s'exprimer. Avant de disséquer cette pratique longtemps controversée, effectuons un état des lieux littéraire de la ruse de guerre au travers du temps.

1.1. De l'antiquité au Moyen Age : de l'importance de la ruse

L'origine de la ruse remonte loin dans le passé. Ses premières apparitions littéraires ont lieu dans l'antiquité avec l'historien grec Thucydide¹ au V^e siècle avant notre ère. Il écrit sur la ruse de guerre : « le meilleur chef militaire est celui qui est capable d'utiliser la ruse de guerre ». Dans la mythologie, Homère est le parfait exemple illustrant l'importance de la ruse. En effet, il développe le modèle "Ulysse", où la ruse est le maître mot, en opposition au modèle "Achille" où ce dernier combat sans feintes, à visage et en terrain découverts. Cet antagonisme sera omniprésent durant toute l'histoire stratégique militaire. Les Grecs et les Romains sont les premiers à s'opposer sur ce point. En effet, les Romains, ainsi que les Gaulois, ont longtemps fait le choix de rejeter toute espèce de surprise, de stratagème, pour une guerre plus traditionnelle. Tite-live² rapporte qu'Achille, bien que Grec, a refusé de se réfugier dans le cheval de Troie car il ne voulait combattre qu'à découvert. Strabon³ écrit sur les Gaulois : « ces hommes simples et sans malice répudient tout stratagème, toute embûche indigne des braves, ils ne combattent qu'à force ouverte, autant par mépris de la ruse, que par cet instinct d'action collective qui les caractérise ». Cette conduite oppose le courage et la générosité à la sagesse. Pour les auteurs grecs, faire la guerre consiste à défendre son territoire et non pas faire preuve de courage. C'est pourquoi pour eux, les stratégies les plus sûres, faisant appel à la ruse, sont aussi les plus louables, pourvu qu'elles n'aient rien d'illicite ou de perfide en elles-mêmes. Dans le même esprit, Lucien⁴ établit pour règle qu'en trompant

¹ Thucydide (460-399 avant notre ère) : Historien de l'Antiquité, il relate la Guerre du Péloponnèse où s'affrontent entre 431 et 404 av JC, Athènes et, Sparte et ses alliés. Dans son œuvre, les épisodes stratégiques abondent.

² Tite-live (59 av JC- 10 après JC) : Historien romain, il est auteur "d'une histoire de Rome". Véritable philosophe de l'histoire, animé par un patriotisme profond plus que par une foi politique, cherchant les causes de la grandeur romaine dans la morale des Romains, il a tracé un portrait idéal du Romain.

³ Strabon (58 av JC- 21 après JC) : Géographe grec, il étudie en particulier l'origine des peuples et des empires. Il s'intéresse donc aux conflits entre les peuples.

⁴ Lucien (125-192 après JC) : Ecrivain grec.

l'ennemi, on se rend digne de louanges. Cette théorie avait déjà été décrite par Polybe⁵. Il déclarait que les Lacédémoniens étaient imbus d'artifices et que celui qui avait vaincu son ennemi par adresse immolait chez eux, une plus grande victime que celui qui l'avait tué à main nue. De même, Plutarque⁶ rappelle dans la vie de Marcellus, qu'à Sparte, à l'expiration de son commandement, un général qui était venu à bout de ses ennemis par la ruse immolait un bœuf, alors que celui qui avait vaincu par la force n'immolait qu'un coq. Enfin, Polyen⁷, II^{ème} siècle, tout comme Frontin⁸ au I^{er} siècle, écrira un ouvrage intitulé "les ruses de guerre", où plus de 900 exemples seront décrits. Une véritable stratégie de la ruse va naître de ces exemples. Des batailles au niveau tactique, mais surtout des conflits au niveau stratégique vont connaître leur dénouement grâce à la ruse de guerre.

Toujours dans l'exemple de la guerre de Troie, après dix ans de combat, de harcèlement de l'ennemi, les Grecs ne parviennent toujours pas à prendre la célèbre ville. Ils décident alors de changer de stratégie, substituant la ruse à la force. Les Grecs ont dans un premier temps caché des soldats dans le cheval en photo ci-dessous.



L'architecture du cheval (ses nombreuses ouvertures montrant l'intérieur) et son esthétique rendent la ruse encore plus crédible. De plus, sa grande taille obligea les Troyens à détruire une partie des fortifications pour l'introduire dans la ville.

⁵ Polybe (202 av JC- 120 av JC) : Historien grec, il est Officier de la ligue Achéenne. Admirateur inconditionnel de Rome, il établit que l'histoire doit être universelle et pragmatique, fondée sur une vaste expérience politique et militaire. Il relate de nombreuses batailles telle la bataille de Cannes (216 av JC) qui la plus belle victoire d'Hannibal.

⁶ Plutarque (46- 120 après JC) : d'origine grecque, il vécut sous l'empereur Trajan et fut un contemporain de Tacite. Philosophe, historien et moraliste, il écrit "Des Hommes illustres". Pour les stratèges, cet écrit contient des épisodes remarquables comme celui de l'expédition de Crassus contre les Parthes (54 av JC).

⁷ Polyen : Historien grec, il a vécu à Rome sous le règne de Marc Aurèle. En 163, il écrit "Stratagèmes", dans lesquels il expose les ruses de guerre les plus célèbres.

⁸ Frontin : Il fut prêteur urbain en 70, plusieurs fois consul, et gouverneur de Bretagne de 75 à 78, années durant lesquelles il mena une campagne victorieuse contre les Silures. Il est l'auteur de "Stratagematicon", recueil de faits militaires et de notions sur la stratégie.

Puis, ils simulent une retraite générale, tout en abandonnant le cheval. Enfin, durant toute l'opération, ils font croire que cet objet est une offrande à Athéna. Ils ne restent plus alors, qu'à mener un combat réduit dans la place forte, minimisant ainsi les pertes en vie humaine. La combinaison d'actions successives, chacune dépendante de la précédente et individuellement facteur déterminant de succès, donne alors à la ruse une dimension stratégique et non plus tactique.

Dès lors, cette qualité du chef à ruser va être reconnue et écrite. Xénophon⁹ déclare : " qu'un commandant doit savoir ruser,..., et que rien n'est plus utile à la guerre que la ruse ; que l'on se rappelle les succès remportés à la guerre, on verra que les plus nombreux et les plus brillants sont dus à la ruse." Végèce¹⁰ écrit pour sa part : " les bons capitaines ne sont pas ceux qui combattent en rase campagne où le péril est commun, mais bien ceux qui par adresse et ruse de guerre, sans qu'il leur coûte un soldat, essaient de défaire l'ennemi ou du moins de les tenir en échec." On voit bien que cette pensée de Végèce est toujours d'actualité, à une époque où la stratégie des nations est de tout mettre en œuvre pour mener à bien un conflit avec un minimum de pertes. Le concept du "zéro mort" en est le plus bel exemple, même si la notion de ruse de guerre a pris un nouveau visage, remplaçant le cheval de Troie par la déception, l'intoxication ou d'autres notions que nous développerons plus tard.

Enfin, si deux écoles se sont longtemps opposées sur la légitimité de l'emploi de la ruse de guerre, c'est essentiellement sur la confusion possible entre ruse et perfidie. Cicéron sera un des premiers à écrire sur ce sujet. Considérant que la ruse et la perfidie ne sont pas clairement distinctes, il écrit : "la feinte et la dissimulation doivent être entièrement bannies de la vie." Cette pensée va évoluer au Moyen Age par une clarification de la notion de ruse de guerre.

Dans cette partie, la pensée de Sun Zu n'a pas été prise en compte car ses écrits majeurs ne seront découverts que beaucoup plus tard et n'auront d'influence que plus tard dans l'histoire occidentale.

1.2. Du Moyen Age au XV^e siècle : un environnement particulier

Une fois n'est pas coutume, l'époque médiévale montre de nombreuses lacunes. La pensée militaire, notamment sur l'emploi de la ruse au niveau stratégique ou tactique, n'échappe pas à cette règle. Si certains auteurs, non militaires, tentent d'affiner la notion de légitimité de la ruse, globalement jusqu'au XIV^e, la production d'écrits sur la ruse reste très limitée.

⁹ Xénophon (426 av JC- 354 av JC) : Historien et chef militaire grec, il sert dans la cavalerie durant la guerre du Péloponnèse. Mercenaire, il fit parti des troupes du roi de Sparte, guerroyant contre les Perses en Asie Mineure. De ses batailles et de son expérience, il écrit de nombreux ouvrages tels "la République des Lacédémoniens", "l'économique" ou bien encore divers traités.

¹⁰ Végèce : Ecrivain latin de la fin du IV^e siècle, il écrit un traité de l'art militaire qui est l'une des sources les plus importantes de renseignements sur le système militaire des Romains. Ses instructions militaires firent autorité en Occident jusqu'au XVI^e siècle. Il a eu le mérite d'avoir tenté à son époque de faire une synthèse en matière de stratégie romaine. Végèce préconise le style indirect pour les manœuvres préparatoires.

1.2.1. De la légitimité de la ruse

Comme dans l'Antiquité, le thème de la légitimité de la ruse est au cœur des écrits du Moyen Age. Ce sont en particulier les Théologiens et les auteurs civils qui sont les plus inspirés par cette question.

1.2.1.1. Les Théologiens

Parmi les théologiens, deux courants de pensée s'opposent : les adeptes de saint Thomas d'Aquin¹¹ et ceux d'Auguste¹². Saint Thomas d'Aquin prône la non légitimité de la ruse. Il écrit : "faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous fassent". Il estime que ce n'est ni juste ni correct vis à vis de ces ennemis. Il va jusqu'à écrire que les ennemis sont des amis lorsqu'ils ne veulent qu'aucune ruse ni supercherie ne vous soient préparées.

Auguste écrit le contraire. Il estime que "lorsqu'une guerre juste est engagée, il n'y a aucune différence au point de vue de la justice, à combattre ouvertement ou par la ruse".

L'objet du litige porte en fait sur le non-respect d'accords ou sur l'utilisation du mensonge. Auguste explique, que l'on peut tromper soit par des actes, soit en paroles. Parmi ces deux modes, il existe des règles auxquelles il ne faut pas déroger. Le respect d'accords tels de nos jours ceux de Genève, de traités divers, des lois de la guerre est impératif. Si, par exemple, deux rivaux signent un accord, le viol du dit accord pour créer un effet de surprise n'est pas une ruse acceptable. De même, l'utilisation d'ambulance marquée de la croix rouge comme "cheval de Troie" pour introduire ou extraire du personnel est à bannir. Une promesse est faite pour être tenue. Dans le cas inverse, on parle de mensonge et de perfidie, et non plus de ruse.

Les écrits montrent en fait que les deux courants de pensée sont en phase concernant le champ d'application de la ruse et son utilisation. Seule la manière de réagir diverge. Pour les adeptes de saint Thomas d'Acquin, il est préférable d'interdire systématiquement l'emploi de la ruse, afin d'éviter une dérive vers la perfidie, le mensonge et bafouer ainsi la notion de justice. Pour l'école d'Auguste, la tolérance est prônée. En définissant clairement ce qui est du domaine de la perfidie et ce qui est de celui de la ruse, il autorise alors le recours au stratagème juste.

1.2.1.2. Les auteurs civils

Si les théologiens abordent le sujet sous l'aspect « morale », « justice », « respect de règles », les auteurs civils l'appréhendent à travers sa compatibilité avec la chevalerie. Or, la formule rituelle des seigneurs adoubant leur futur chevalier était :

" Ceins ton épée sur ta cuisse, vaillant dans le faste et l'éclat,
va, chevauche pour la cause de la vérité,
de la piété, de la justice ".

¹¹ Saint Thomas d'Aquin (1228 – 1274) : Théologien et philosophe italien

¹² Auguste (1165 – 1223) : roi de France de 1180 à 1123, il passe une partie de son règne à combattre les Anglais avant de participer aux Croisades aux côtés de Richard Cœur de Lion.

On constate donc que deux des trois causes recherchées par la chevalerie sont identiques à celles défendues par les théologiens ; "vérité " et "justice ". Il n'y a donc pas de divergences fondamentales entre ces deux catégories d'écrivain. Il est néanmoins intéressant de lire les positions des auteurs civils afin de voir leurs réactions.

Christine de Pisan¹³ écrit : "si cautelle et soubtillesces d'armes sont justes, faire selon son droit ". Cette citation montre son accord à l'emploi de la ruse des lors qu'elle est juste. Honoré Bonet¹⁴ écrit quant à lui : " Je dy que usant de telles manières de faire (la ruse), elles ne sont que bonnes et deue et procèdent de bon sens et de bonne conduite "* . Pour lui, se priver de la ruse serait une faute. Toujours dans le même esprit, Michel d'Amboise écrit : " Si nous nous enfuyons devant nos ennemys,..., pour les decevoir, il te utile et de besoing que tu faces soubdainement demeurer ta gallère, sans plus faire ramer, faisant semblant de vouloir combattre et dissimulant ta pensée...affin que tes ennemys cuydans estre venus au combat, laissent et abandonnent leurs rames et s'apprester pout te choquer. Mais quand tu les verras bien armés et près de t'assaillir, tu doibs donner le signe à tes gens qui rameront à puissance. Par ces moyens, tu pourras eschapper des mains de tes ennemys... "* . Dans ce cas, la ruse doit servir dans un soucis défensif, d'économie des forces, mais elle doit être préparée. Enfin dans " de re militari " de Pierre Belli, il est écrit ; : " les ruses ne doivent pas comporter de perfidie, autrement elles sont permises, on les appelle stratagèmes ".

Il y a donc unanimité dans la famille des écrivains civils sur la légitimité de l'usage de la ruse. Ils vont même jusqu'à écrire qu'elle est indispensable, faisant évoluer considérablement la place de la ruse dans l'environnement médiéval quelque peu étrange.

1.2.2. De l'environnement médiéval

Si la littérature civile et religieuse tente de clarifier la notion d'emploi de la ruse, les écrivains militaires restent muets sur le sujet. Deux raisons majeures sont à l'origine de ce "vide " littéraire : la rareté des écrits et un nouveau style de combat.

1.2.2.1. De la rareté des écrits

La pensée militaire médiévale est en occident très réduite voire quasi inexistante. Végèce est la référence dans le domaine des traités. Philippe Richardot écrit à ce sujet dans " Végèce et la culture militaire au Moyen Age " : " les quelques traités d'art militaire antérieurs à 1400 étaient largement des compilations d'auteurs classiques". Les archives prouvent que la

¹³ : C. de Pisan (1364 – 1431) : poète et écrivain, elle se passionne pour la situation politique de la France de son époque. Sa vie est marquée par les troubles politiques et religieux dus à la guerre de Cent Ans. Elle rédige en 1409 un traité de stratégie intitulé : "Le livre des faits d'armes et de chevalerie". Ce livre est une récapitulation de la pensée stratégique classique et sur l'éthique de guerre.

¹⁴ : H Bonet : auteur de la même époque que Ch. De Pisan. Il écrit en 1388, l'Arbre des Batailles.

* : Ce texte est écrit en français du Moyen Age d'où l'orthographe.

traduction des textes de l'Antiquité est la seule manière de s'exprimer. La stratégie n'évolue donc pas durant ces siècles. Il est intéressant d'étudier si cette stagnation est due à la médiocrité des penseurs militaires ou bien si la nature des guerres ne se prête pas à l'élaboration de stratégies nouvelles.

1.2.2.2. De l'évolution de l'art militaire

La chevalerie a permis le développement d'une conception moins barbare de la guerre. En effet, l'Eglise a tenté, à l'époque de la féodalité et du déclin du pouvoir royal, de faire passer des rois aux princes, puis aux seigneurs et enfin aux chevaliers, la fonction qui, dans la tradition, revient au souverain : protéger le royaume et sa population. Généralement, la tradition veut que les chevaliers soient issus des pauvres de la société. Ils sont donc peu instruits et n'ont aucune notion de la stratégie. En outre, la guerre au Moyen Age se traduit plutôt par des coups de mains, des embuscades et des assauts de forteresses et des sièges ; dans ces opérations, la tactique est plus importante que la stratégie. Cela explique l'état léthargique de la stratégie et de la littérature militaire.

Dans cet art de la guerre, la ruse est souvent absente, non pas par principe, mais parce que les combats ne s'y prêtent pas. Dans la guerre des sièges, elle se limite à introduire dans la place forte des soldats désarmés déguisés en paysans ou en mendiants. Les épouses ont pour mission de transporter les armes dans la forteresse, principalement dans les plis des jupes. Du Guesclin¹⁵ est le spécialiste de cette tactique. De plus, la guerre sur les lieux même de la forteresse devient de plus en plus rare. Régulièrement, l'assaillant propose au seigneur du château fort, un combat face à face sur terrain découvert. Ce sont donc des guerres de masse, avec choc frontal, dans lesquelles l'emploi de la ruse est rare. Les gravures de l'époque résument tout à fait l'art de la guerre médiévale.

Bataille de Crécy (1346)



¹⁵ Du Guesclin (1320 – 1380) : homme de guerre, il passe au service du roi de France vers 1350. Vaillant stratège, il est un fervent pratiquant du style de guerre indirecte et s'oppose à la tactique du choc frontal favorable aux Anglais.

En 1413 à la bataille d'Azincourt, le dispositif est poussé à l'extrême. Le champ de bataille est entouré d'épais bosquets, empêchant toute action sur les ailes. Les Français qui ont choisi le terrain et qui sont cinq fois plus nombreux que les forces d'Henry V subissent une cuisante défaite. Cette bataille sans ruse ni manœuvre marque un tournant dans l'Ere des masses. De plus, la montée en puissance de l'artillerie va être un nouveau point de départ pour la réflexion stratégique et tactique.

1.3. Du XV^e au XIX^e siècle : du changement

La construction et le renforcement des fortifications et des murailles, autour des châteaux forts et des villes, pour faire face à l'artillerie, conditionnent à la fois l'armement, le matériel et les réflexions militaires. Après la longue période de stagnation des Croisades, pendant laquelle les guerres se sont portées au loin, les provinces rivalisent d'activité et d'ingéniosité pour améliorer les conditions de vie et de combat. Dès lors que l'on parle d'ingéniosité, le thème de la ruse réapparaît. C'est pourquoi cette époque va être riche en écrits.

1.3.1. De la ruse traditionnelle

Le premier à user de la ruse est le roi Louis XI¹⁶. Il fait figure de modèle, préparant sans cesse la guerre pour ne pas la faire, mais usant des ressorts bien connus de la nature humaine : peur, ruse ou flatterie. Lui, que les grands féodaux auraient bien voulu réduire à nouveau à n'être que le roi de Bourges, a su vaincre les plus graves périls, traiter avec ses ennemis à son avantage, tromper tout son monde. Louis XI n'a jamais écrit. Il se contentera de demander à ses stratèges, suite aux guerres d'Italie en 1502, d'écrire le "Rosier des guerres". Dans cette œuvre, il fait rédiger les techniques et les stratégies ayant participé à son renom. Ce recueil sera le point de départ des nombreuses réflexions de Machiavel.

En effet, dans "le Prince", Machiavel¹⁷ recommande l'usage de la ruse, tout en insistant sur l'importance de la force armée. Puis, de nouveau, on s'oriente vers le débat classique entre perfidie et ruse lorsqu'il écrit dans "Discourt sur Tite-Live", qu'il faut repousser la perfidie, mais autoriser la ruse. Dans cette œuvre, la référence jusqu'au XVI^e siècle en matière de stratégie, Machiavel écrit : "Quoique ce soit une action détestable d'employer la ruse dans la conduite de la vie, néanmoins, dans la conduite de la guerre, elle devient chose louable et glorieuse. Je ferai observer seulement que je ne regarde pas comme une ruse glorieuse celle qui nous porte à rompre la foi donnée et les traités conclus, car bien qu'elle ait fait quelquefois acquérir des Etats et une couronne, elle n'a jamais procuré la gloire". Machiavel est donc en

¹⁶ Louis XI (1423 – 1483) : roi de France de 1461 à 1483, il se caractérise par son originalité. Il se révolte contre son père avant de s'attaquer à la noblesse dès son arrivée au trône. Diplomate rusé, il est l'un des rois qui contribue le plus à l'unité nationale.

¹⁷ Machiavel (1469 – 1527) : homme politique et philosophe italien, il est un fin diplomate. Accusé d'avoir comploté contre Médicis, il est banni de Florence. Il s'installe alors à San Casciano où il écrit le prince.

plein accord avec la théorie médiévale sur la ruse de guerre. Grotius¹⁸, dans le droit de la guerre et de la paix, admet lui aussi l'emploi de la ruse dans la guerre en insistant sur le caractère juridique. Il est suivi par le baron de Pufendorf¹⁹ qui, dans "les devoirs de l'homme et du citoyen tels qu'ils sont prescrits par la loi naturelle", refait la distinction entre la tromperie, interdite dans les relations entre particuliers et la ruse permise en temps de guerre entre ennemis. Pufendorf a donc la même vision de la ruse que Machiavel. Le chevalier Folard s'appuie sur les textes des anciens pour définir le stratagème. Polybe et Cicéron serviront ainsi à l'instruction des officiers prussiens de Frédéric Le Grand. Folard, bien que tacticien, aborde la ruse comme un art et une stratégie incontournable. Mais jusqu'alors aucun écrivain n'a révolutionné la notion de ruse de guerre. Elle reste une stratégie ou un artifice permettant de l'emporter sur un ennemi. Vattel²⁰ va aborder le sujet différemment.

1.3.2. De la ruse humanitaire

Vattel donne à la ruse une dimension humanitaire. En effet, il écrit dans "le droit des gens" : "Comme l'humanité nous oblige à préférer les moyens les plus doux dans la poursuite de nos droits, si par une ruse de guerre, une feinte exempte de perfidie, on peut surprendre l'ennemi et le réduire, il vaut mieux, il est réellement plus louable de réussir en cette manière que par une bataille sanglante. Mais cette épargne du sang humain ne va jamais autoriser la perfidie, dont l'introduction aurait des suites trop funestes et ôterait aux souverains, une fois en guerre, tout moyen de traiter ensemble et de rétablir la paix". On voit donc apparaître une nouvelle position face à la ruse. Si la notion de perfidie reste toujours présente et incontournable, l'idée de préserver les hommes et les relations entre eux est nouvelle. En effet, Vattel estime qu'il n'est pas possible de réconcilier des gens qui se sont fait la guerre s'il y a eu mensonge ou violation d'accords. Il faut donc que la ruse s'inscrive dans un cadre stratégique et non plus seulement comme de nombreux seigneurs l'avaient fait jusqu'alors. Rappelons qu'un succès tactique peut être un échec stratégique. Ce volet humanitaire est toujours d'actualité au XX^e siècle. Les conflits présents en sont la plus belle preuve.

¹⁸ Grotius (1583 – 1645) : auteur du Droit de la guerre et de la paix, il se situe au tout premier rang des penseurs de la science juridique et de la philosophie d'art. Il prend en outre une part déterminante dans le conflit politico-religieux hollandais. Condamné à la prison à vie, il s'évade en 1621 pour gagner Paris où il finira ses jours.

¹⁹ Pufendorf (1632 – 1694) : enseignant le droit naturel et le droit des nations, il devient en 1688 historiographe de l'Electeur de Brandebourg. Il écrit un ouvrage dans lequel il expose sa conception des relations idéales entre l'Eglise et l'Etat. Il est un des grands inspirateurs des principes de la Constitution américaine de 1787.

²⁰ Vattel (1714 – 1767) : diplomate suisse, il étudie le droit et la philosophie. Il doit sa célébrité à un ouvrage : "le droit des gens". Ce livre a constitué une des sources du droit international moderne.

1.3.3. Des écrits chinois et arabes

Les Musulmans et les Chinois sont deux civilisations qui ont produit de nombreux ouvrages sur la ruse. Or, leurs parutions en occident ne surviennent que durant la deuxième partie du XVIII^e, d'où une influence plus tardive sur la pensée militaire occidentale. Sun Tsu en est le parfait exemple.

1.3.3.1. Sun Tsu

La stratégie chinoise peut se vanter d'être une des plus ancienne, voire la plus ancienne. La Chine la doit à son stratège Sun Tsu²¹, au travers d'un traité chinois, L'Art de la guerre. Ce document rédigé en treize chapitres entre le V^e et le III^e siècle avant notre ère est le plus ancien ouvrage de stratégie militaire. Très tôt dans l'histoire, son influence est attestée en Corée et au Japon. Il faut attendre 1772, pour que cet ouvrage soit publié à Paris. Il y reçoit un accueil favorable. Sun Tsu y expose les notions de stratégie indirecte et directe. Mais la pensée militaire occidentale, durant un siècle et demi, se désintéresse des arts militaires extra occidentaux. Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que la victoire de Mao Zed Ong ramène l'attention sur une pensée militaire naguère considérée comme caduque par l'Occident. Pourtant, avec une avance considérable, Sun Tsu pose le problème de la guerre. En effet, celle-ci étant une réalité inévitable, il préconise d'en limiter sa durée. Pour cela, il faut chercher à soumettre l'armée adverse par une combinaison de ruses, de surprises et de démoralisations. C'est pourquoi la doctrine chinoise donne une importance considérable à la déception et à la manipulation de l'adversaire tout en maintenant, dans ses propres rangs, fermeté d'esprit et discipline.

Loin de prôner la guerre, Sun Tsu souhaite donc contenir les conflits dans le temps et, grâce au facteur moral, les rendre les moins onéreux possible. Ainsi, les guerres de siège sont déconseillées au profit des guerres de mouvement jouant sur la surprise et profitant du point faible de l'ennemi. En son essence, L'Art de la guerre est un traité militaire conseillant un emploi modéré de la force, l'usage de l'intelligence et de la ruse combinées. C'est dans ce contexte que Sun Tsu écrit dans "l'art de la guerre" : "La guerre c'est l'art de duper ", mais aussi "proche, faites croire à l'ennemi que vous êtes loin, et loin, que vous êtes proche ; qu'il vous croit faible là où vous êtes fort et fort là où vous êtes faible". Tout l'art est donc de jouer avec l'ennemi et de lui faire croire ce que l'on veut qu'il croie. Sun Tsu est suivi sur ces positions par Sun Bin dont les œuvres sont très largement inspirées de l'Art de la Guerre.

1.3.3.2. Les Musulmans

Si le Coran a gêné l'émergence d'une pensée stratégique arabe, celle-ci n'en demeure pas moins intéressante dans le domaine de la ruse et du stratagème. Tout comme les écrits

²¹ On peut également trouver d'autres noms : Sun Zi ou Sun Tse (entre le IV^e et le III^e siècle)

chinois, les écrits arabes vont mettre du temps pour parvenir en occident. En outre, leur nombre reste limité.

On peut recenser deux grands ouvrages dans lesquels les auteurs traitent du thème de la ruse : "Le livre des ruses. Stratégie politique des Arabes". Cet écrit du XIV^e siècle, d'auteur inconnu, traite de l'emploi des ruses et de la manière de les mettre en œuvre. On peut noter que pour cet auteur, la ruse est réelle. Il a dépassé le stade de la polémique sur la légitimité ou non de l'emploi de la ruse puisqu'elle est autorisée par le Coran. Pour lui, "la guerre est une suite d'actions pour tromper l'ennemi". Il rejoint la pensée de Sun Tsu. Les citations qui suivent illustrent parfaitement sa vision du stratagème : " Veille à employer la ruse contre ton ennemi avec plus de soins que lui, quand il agirait de même contre toi", "La tromperie donne de meilleurs résultats que la bravoure dans le combat", "Une citrouille est préférable à une tête qui ne contient aucune ruse". Enfin, cet auteur inconnu présente la ruse comme une arme dangereuse et incontrôlable. En énonçant, "ô roi ne commence pas une guerre de ton plein gré, quelle que soit ta puissance", il donne à la ruse une dimension supérieure à la force.

Le second manuscrit est l'œuvre de l'historien Ibn Khaldoun²². Dans "Discours sur l'histoire universelle", il rejoint la pensée précédente. En effet, il y note : "il n'y a pas de certitude de la victoire dans la guerre, même s'il existe une supériorité en armement et en effectif". Il insiste notamment sur l'emploi de la ruse et sur les facteurs psychologiques.

La pensée arabe considère donc que la ruse doit être étudiée avec le plus grand soin et employée le plus souvent possible.

1.4. Du XIX^e à nos jours : vers une clarification

Après 25 siècles d'écritures, tant sur sa légitimité que sur son utilité, la ruse voit durant ces deux derniers siècles son champ d'application et sa raison d'être se préciser. Tout comme au Moyen Age, deux approches se dégagent de la littérature. La vision militaire de la ruse et sa place dans l'art de la guerre alimentent les écrits militaires. Quant à la notion de légitimité, les juristes s'attachent durant cette période à établir le champ d'application de la ruse, définissant de fait ce qui est autorisé ou interdit.

1.4.1. Les écrits militaires

Le début du XIX^e siècle est marqué par l'émergence de grands chefs, et écrivains, militaires. Clausewitz, Jomini et Napoléon sont autant de stratèges qui ont dominé la science stratégique de leur temps. Parmi eux, deux écoles s'opposent sur le thème de la ruse de guerre.

En effet, Jomini, mais surtout Clausewitz ne produisent presque rien sur la ruse. Pourtant, Clausewitz est considéré encore aujourd'hui comme le plus grand théoricien de la guerre. Or, ni "la stratégie de 1804", ni "Essais sur la stratégie", ni "de la guerre" n'abordent réellement le

²² Ibn Khaldoun (1332 – 1406) : politologue, philosophe de l'histoire et sociologue, il ébauche une anthropologie de la civilisation musulmane. Il est un génie du XIV^e siècle.

domaine de la ruse de guerre car celle-ci n'a pas sa place dans la stratégie d'anéantissement de Clausewitz. Il écrit : "la guerre n'est rien d'autre qu'un duel à vaste échelle. La guerre est donc un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté." Or, dans un duel, la ruse n'est jamais présente. De plus, Clausewitz a toujours critiqué les œuvres de Sun Tsu et en particulier ses leçons de stratégie. Or, nous avons vu dans le chapitre 1.3.3.1 que Sun Tsu prône l'emploi de la ruse dès qu'il est possible.

En opposition, nous avons l'école de Napoléon et de ses généraux. Si la guerre de masse tout en manœuvrant rapidement sur le champ de bataille est l'arme favorite de Napoléon, il considère néanmoins que la ruse doit être prise en compte avant tout engagement. Ainsi, il introduit une notion qui est plus que jamais d'actualité à notre époque : la déception. En effet, il écrit dans "correspondances de Napoléon. Six cents lettres de travail 1806-1810" : "lorsqu'on est induit à parler de ses forces, on doit les exagérer et les présenter comme redoutables, en doublant ou triplant le nombre...Loin d'avouer que je n'avais à Wagram que 100000 hommes, je m'attache à persuader que j'avais 200000 hommes. Constamment, dans mes campagnes d'Italie, où j'avais une poignée de monde, j'ai exagéré ma force. Cela a servi mes projets et n'a pas diminué ma gloire". De même, après la guerre de sécession, Charles Garret écrit du Général Jackson : " Stonewall Jackson, général sudiste, adjoint de Lee, n'avait qu'un seul principe stratégique : trompe, abuse et surprends".

Jusqu'à la 2^e Guerre Mondiale, très peu d'auteurs ne se risquent sur ce sujet épineux de la ruse de guerre. A compter des opérations de débarquement de 1944, la déception, la dissimulation, la conservation du secret vont alimenter la littérature, sans que dorénavant cette notion ne soit remise en question.

1.4.2. Du droit de la guerre

C'est dans le domaine du droit que la production est la plus importante, débouchant sur l'actuelle définition réglementaire de la ruse de guerre.

Au début du XIX^e siècle, l'éternel débat sur la légalité et l'illégalité de la notion de ruse réapparaît. C'est pourquoi Achille Morin décide en 1872 d'écrire dans "les lois relatives à la guerre selon le droit des gens modernes" un paragraphe à ce sujet. Il y écrit : "la réglementation de l'emploi de la ruse présente de grandes difficultés pour les règles à poser et pour leur observation. Car la ruse est un moyen habile et déguisé, souvent insaisissable...la guerre ne serait qu'un duel déloyal si le droit international n'avait pas de prohibitions précises contre certaines ruses..." Il décide donc de la réglementer. Il est suivi sur cette voie par le capitaine d'infanterie Longuet qui écrit une thèse intitulée "le droit actuel de la guerre terrestre", dans laquelle il tente de définir le moment où la ruse tombe dans la perfidie. Enfin, il faut attendre l'édition du "manuel du droit de la guerre pour les forces armées", rédigé par le Comité International de la Croix Rouge, pour voir pour la première fois, une définition précise et restrictive de la ruse de guerre. On y trouve notamment : "une ruse de guerre est un acte ne relevant pas de la perfidie, mais visant à...", "les exemples de ruse de guerre sont...". La ruse n'a donc plus rien d'illégal.

Ainsi, il a fallu plus de vingt cinq siècles de débats, de controverses littéraires, pour voir enfin émerger un consensus sur la définition, la réglementation, et le rôle de la ruse dans l'art de la guerre. La Deuxième Guerre Mondiale marque cependant un tournant fondamental sur l'emploi de la ruse car depuis, elle est devenue une composante stratégique omniprésente.

2. La ruse de guerre : une composante stratégique

Nous avons vu dans le chapitre précédent que l'histoire a permis de dégager des formes précises de la ruse de guerre. Celles-ci se retrouvent dans les différents dictionnaires et encyclopédies. Ainsi, dans l'encyclopédie des sciences militaires éditée en Russie²³ à la fin du XIX^e siècle, on peut lire : "La ruse de guerre est une action au moyen de laquelle nous voulons induire en erreur l'adversaire sur nos manœuvres réelles. Les ruses de guerre peuvent être variées à l'infini, elles dépendent de l'esprit inventif des parties qui s'opposent". De même, dans le dictionnaire encyclopédique Brokhaus et Efron²³, on trouve : "La ruse de guerre est employée lorsque l'on désire induire en erreur l'ennemi, d'une manière ou d'une autre, en lui dissimulant les intentions, les dispositifs et les actions véritables". Enfin, dans l'encyclopédie militaire de 1911, on peut lire : "Par ruse de guerre on entend le fait d'amener par un moyen ou un autre l'ennemi à se méprendre, avec comme objectif d'utiliser cette erreur pour obtenir son propre succès. La ruse, d'une façon générale, complète, affaiblit ou même paralyse la force et, par suite, constitue un élément de toute lutte, a fortiori de toute lutte armée. L'art militaire a toujours considéré la ruse de guerre comme un de ses éléments fondamentaux...". A cela, si l'on ajoute le paragraphe "conduite des opérations" du manuel sur le droit de la guerre pour les forces armées, chapitre E, effets attendus de la déception, dans lequel il est écrit : "une ruse de guerre est un acte ne relevant pas de la perfidie mais visant à : induire l'ennemi en erreur ou faire commettre des imprudences à l'ennemi. Les exemples de ruses de guerre sont : le camouflage, les leurre et les feintes, les démonstrations et opérations simulées, ou encore la désinformation, le faux renseignement", on peut considérer que la ruse de guerre peut prendre deux formes fondamentales : La dissimulation et la déception.

2.1. La dissimulation

Au sein du concept général de la ruse de guerre, la dissimulation stratégique est une action stratégique précédant l'engagement de la force. Elle peut être définie comme l'ensemble des mesures destinées à éliminer ou estomper les indices qui caractérisent l'existence, l'état, les activités opérationnelles et logistiques des forces. Elle a pour objet d'empêcher la découverte et l'identification des forces, leur direction et leurs modes d'action, de conserver leur capacité opérationnelle et de créer la surprise stratégique.

²³ Source : Internet : stratisc.org

2.1.1. La surprise stratégique

Dans son livre "Traité de stratégie", monsieur Coutau-Bégarie écrit : " le but de l'action stratégique est de surclasser l'ennemi en vue de lui imposer notre volonté. Pour cela, la solution la plus radicale est d'être plus fort que lui quel que soit le théâtre ou la nature des opérations". Or, de nos jours, les moyens de projection de forces et de puissance permettent à tout moment d'inverser rapidement le rapport de force. La dissimulation stratégique participe à cette acquisition de la supériorité en créant une surprise stratégique souvent déterminante.

Cette surprise peut prendre de nombreuses formes. La première peut être une surprise technique. Il s'agit d'employer des moyens techniques suffisamment puissants pour battre l'ennemi, tels l'emploi d'artillerie sol-sol LRM ou de chars lourds. Mais leur utilisation peut ne pas être efficace si l'ennemi n'est pas surpris. Il faut donc camoufler ces moyens.

La seconde surprise est géographique. Il s'agit d'intervenir sur un terrain sur lequel l'ennemi ne s'y attend pas. La conservation du secret des plans et des intentions, mais aussi la dissimulation des formations sur la zone de départ sont fondamentales dans l'effet de surprise. C'est sur ce dernier aspect de la dissimulation que Moltke insiste dans ses diverses opérations. En effet, pour lui, c'est lors du déploiement stratégique que l'avantage est décisif. Il faut donc être dissimulé le mieux possible. Pour cela la discrétion du déploiement stratégique, le camouflage et la conservation du secret des intentions sont les principaux procédés permettant la dissimulation stratégique.

2.1.2. La discrétion de mise en place

Cette phase capitale lors du déploiement stratégique permet de faire croire à l'ennemi qu'il n'y a personne en face de ses effectifs. Mais cette ruse pour être efficace doit être prise en compte dès l'élaboration de la stratégie car une fois le déploiement commencé, il est difficile de changer de stratégie, voire impossible, si l'on veut conserver le secret de la mise en place. En outre, lorsque l'on parle de discrétion, on doit associer la notion de délais supplémentaires dans la durée globale de l'opération.

Cette dissimulation indirecte a pour but de rendre invisible les moyens humains ou matériels lors du déploiement stratégique. Dans cette partie, l'opération de Mandchourie, d'août à septembre 1945, peut servir de support à notre démonstration.

En effet, le regroupement, la concentration et le déploiement des troupes sur les positions de départ sont menés en respectant les exigences de la dissimulation. Tous les mouvements d'unités ne s'effectuent que de nuit. Tout le long des itinéraires qui peuvent être observés à partir du territoire adverse sont installés des palissades verticales et des écrans recouvrant les routes. Durant le jour, les unités s'arrêtent dans les bois et les vallons. Dans les steppes de Mongolie et de Daouria, les chars, les véhicules et les pièces d'artillerie sont cachés dans des excavations spécialement creusées, et recouvertes d'écrans ou de bâches. Les zones de concentration des divisions et des régiments sont réparties au fur et à mesure de leur arrivée sur un large front et dans une grande profondeur, assurant leur mise en place en temps voulu

sur les positions d'attente et de débouché. Tout mouvement dans les zones de départ est interdit ; on ne doit ni couper du bois, ni allumer des feux. Des équipes sont créées pour faire observer les mesures de dissimulation capitales pour l'issue du conflit. C'est ainsi que le maréchal de l'Union soviétique Meretskov à sa grande surprise, évoquant les préparatifs de l'opération de Mandchourie, écrit : "Il aurait pu sembler que conserver secret le déploiement d'une armée de 1 500 000 hommes le long d'une frontière très étirée était chose impossible. Et pourtant nous sommes tombés presque partout par surprise sur les Japonais". Cependant, cet avantage stratégique n'est possible que grâce au camouflage et la conservation du secret.

2.1.3. Le camouflage

Le camouflage est l'un des principaux moyens permettant de réaliser la dissimulation. Il est autorisé par le manuel sur le droit de la guerre, règle G.P.I, 37, "les exemples de ruses de guerre sont : le camouflage...". Il consiste à éliminer ou affaiblir les indices concernant la présence, le déploiement et l'identification de matériels, d'armements et d'unités, en utilisant des dispositifs spéciaux ou des moyens naturels de camouflage.

Les principaux procédés de camouflage sont :

- l'utilisation des qualités offertes par le terrain et ses abris naturels, les conditions météorologiques, la période de l'année, l'heure du jour ;
- l'emploi de masques artificiels et de lots de matériels de camouflage en dotations ;
- la réduction des manifestations optiques, calorifiques, acoustiques et radioélectriques au moyen d'équipements spéciaux²⁴.

Le camouflage est présent aux trois niveaux stratégique, opératif et tactique. Suivant le niveau auquel il est envisagé puis appliqué, et les conséquences attendues (ex : surprise stratégique), le camouflage est qualifié de stratégique, opératif ou tactique. Ainsi, dans l'exemple de l'opération en Mandchourie, on peut qualifier le camouflage de stratégique. En effet, dès la conception de l'opération, si les chefs militaires n'avaient pas pris en compte le camouflage dans leur stratégie, ils n'auraient jamais pu bénéficier de la surprise stratégique. En effet, compte tenu des moyens matériels engagés et indispensables pour réaliser un bon camouflage de l'ensemble du dispositif, le problème logistique d'approvisionnement doit être pris en compte au plus haut niveau. C'est ainsi qu'en Transbaïkalie, toujours dans l'opération de Mandchourie, les possibilités de camouflage naturel (forêts, taillis, ravins ...) n'existaient pas. Il a donc fallu utiliser des matériels artificiels. Or, leur quantité ne permettait pas l'utilisation seule des matériels de dotations. En effet, les unités du Front de Transbaïkalie ont utilisé 400000 mètres carrés de filets de camouflage, 64000 filets individuels, 2000 toits pour les pièces d'artillerie et les chars. Si le problème n'avait pas été pris en amont le matériel n'aurait jamais été disponible.

²⁴ règlement français sur la dissimulation

Si cette notion de camouflage est fondamentale, elle n'en demeure pas moins dépendante de celle de conservation du secret. En effet, si les intentions sont publiques ou si la projection de force ou de puissance ne se fait pas dans le plus grand secret, il devient illusoire de parler de camouflage au niveau stratégique.

2.1.4. La conservation du secret

Le secret a toujours été la chose la plus dure à conserver car l'homme est par nature bavard et naïf et les sources de fuites nombreuses. En outre, les moyens modernes de renseignements et l'emploi des espions rendent cette discipline extrêmement difficile. Or, si le secret le plus total n'est pas maintenu, les plans les plus élaborés sont condamnés à échouer avant même le début de l'opération. Il faut donc éliminer ou limiter les canaux par lesquels les fuites peuvent se poursuivre (paroles en l'air, mouvements intempestifs, émissions radio).

Dans l'opération de Mandchourie et l'opération Bodyguard de 1944 que nous étudierons dans la troisième partie, une attention toute particulière est portée à la conservation du secret tant dans le déploiement stratégique, que sur la conduite de l'opération.

Ainsi, en Mandchourie, la surprise stratégique recherchée ne peut avoir lieu que si la mise en place se fait dans le plus grand secret. C'est pourquoi, dès la préparation le secret le plus strict est observé. Ainsi, un nombre très réduit de personnes participe à l'élaboration du plan de l'opération. La base de ce travail comprend l'instruction personnelle pour le commandant en chef, les missions des grands subordonnés et leurs décisions. Pour le déploiement stratégique, le regroupement des gros contingents de forces dirigés sur l'Extrême-Orient, ainsi que les mouvements réalisés entre les Fronts et les Armées se font discrètement. Pour cela, l'échange de correspondances et de conversations liées au transfert des troupes est interdit. De même, les stations de ravitaillement et d'entretien, les points de débarquement ont reçu des numéros de code. En outre, sur les secteurs frontaliers d'Extrême-Orient, on profite de la nuit pour faire passer des groupes de convois de troupes près de la frontière et pour effectuer le débarquement des trains.

Dans le même style d'opération, la défaite de Pearl Harbour, dont les conséquences de la défaite de la flotte américaine du Pacifique a failli avoir des conséquences désastreuses, est un très bon exemple de succès japonais remporté grâce à la conservation du secret. En effet, seul l'amiral Yamamoto et un ou deux officiers connaissent le plan d'attaque du 7 décembre 1941, le chef d'état-major de la marine n'étant informé qu'en octobre.

Mais ce souci du secret n'est pas seulement l'affaire des chefs. En effet, elle doit être une éducation générale du militaire. Ainsi, toujours en Mandchourie, durant tout l'acheminement des trains, un effort important est porté sur l'instruction du personnel sur le problème de la conservation du secret. Dans les aides mémoires destinés aux sous-officiers et militaires du rang il est écrit : "qu'il suffit d'une parole lâchée par hasard, d'une phrase imprudente, d'un bavardage superflu ou l'envie de se vanter de ses exploits devant des étrangers pour que le secret militaire soit découvert et devienne la proie des espions ennemis".

Enfin, plus proche de nous, l'exemple du Kosovo prouve que la conservation du secret est capitale dans l'issue d'un conflit. En effet, lors des négociations de Rambouillet, la presse entière a clamé haut et fort qu'il n'y aurait pas d'intervention au sol, réduisant à néant la stratégie internationale et les efforts des diplomates.

Ainsi, l'histoire nous procure de nombreux exemples où la conservation du secret est capitale. Les moyens de le conserver sont parfois simples et commencent par des mesures individuelles. Mais il devient de plus en plus difficile de dissimuler ses intentions sans avoir recours à l'arme stratégique moderne : la déception.

2.2. La déception

Souvent perçu comme un anglicisme, la déception a pourtant depuis le XV^e siècle le sens de tromperie et de ruse. Le chapitre 5, chapitre E du "manuel sur le droit de la guerre pour les forces armées", intitulé "effets attendus de la déception", décrit la déception comme étant une ruse de guerre permise. Elle consiste à imposer à l'ennemi une représentation différente de la réalité. Ses mesures de mise en œuvre visent les systèmes d'arme, les forces combattantes, mais aussi la nature et les plans des opérations à venir, ainsi que la stratégie choisie. Cette fausse représentation est donnée en attirant l'attention de l'ennemi sur des faits ou des renseignements précis, tout en le détournant du véritable plan d'opération, du lieu d'intervention ou du volume des troupes.

Dans le manuel cité ci-dessus, il est écrit que les procédés de déception permise (exemple de ruse de guerre) sont :

- les leurres ;
- les démonstrations, les opérations simulées ;
- la désinformation, le faux renseignement.

Compte tenu de l'expérience des derniers conflits, il semble bien que la désinformation soit la forme principale de la déception même si l'imitation et la démonstration ne sont pas négligées.

2.2.1. L'imitation

L'imitation est la réplique d'indices réalistes, propres à l'activité réelle des troupes et des objectifs, en installant de faux objectifs, en créant de faux groupements de forces, une fausse situation radio électronique, grâce à des maquettes d'armes et de matériels, des leurres, des cibles fictives et de faux ouvrages du génie. Les objectifs de ces simulacres sont multiples et variés. En effet, ils peuvent rechercher la concentration des forces ennemies face à une force faible voire quasi inexistante. Nous verrons dans le chapitre suivant que lors du débarquement de Normandie, de faux ports avaient été mis en place. Le second but peut être de dissimuler les plans réels. Ainsi, lors de la guerre israélo-arabe de 1967, les Israéliens ont utilisé l'imitation pour dissimuler les préparatifs de l'attaque. A cet effet, ils ont construit de faux aérodromes, de fausses aires d'atterrissages. Ils ont en outre imité la concentration de troupes

et de blindés. Or, l'effet de surprise créé par cette ruse fut capital pour le succès stratégique. Lors de la guerre de 1973, les Israéliens ont renouvelé les mêmes ruses en imitant les stations radar contre le même ennemi. Or, cette fois-ci la ruse n'a pas pris car l'expérience du premier conflit a permis de déjouer cette déception. Enfin, l'imitation peut être utilisée dans un but défensif. Ainsi, les Irakiens ont utilisé les leurres, les faux bunkers afin de minimiser les pertes infligées par l'aviation de la coalition. En effet, après l'offensive terrestre, les alliés ont découvert que le potentiel irakien n'avait pas été autant touché qu'ils le pensaient. Or, dans un cadre comme celui du Kosovo, où l'on se base sur la destruction d'un certain pourcentage du potentiel ennemi avant de lancer l'intervention terrestre, l'imitation peut avoir des conséquences dramatiques sur les forces alliées.

L'imitation est systématiquement utilisée dans les conflits modernes tant en défensive qu'en offensive. Il en est de même pour la démonstration.

2.2.2. La démonstration

La démonstration est une ruse jouée à l'ennemi avec des unités ou des moyens spéciaux et simulant des activités ou des actions sur des directions de diversion, dans le but d'attirer l'attention de l'ennemi sur celles-ci et ainsi de pouvoir le détourner des intentions réelles de la force amie. L'histoire est pleine d'exemples de démonstrations. Napoléon est le parfait exemple du stratège donnant à la démonstration une place centrale dans sa stratégie. Lors de la bataille d'Austerlitz, ayant vu la configuration idéale du terrain, Napoléon décide d'occuper les Monts Pratzen. Afin de tromper l'ennemi, il ordonne à ces soldats de quitter les positions de façon désordonnée de sorte que l'ennemi pense que ses soldats sont en train de céder à la panique. Les Russes et les Autrichiens trompés par la ruse de Napoléon se précipitent pour l'achever. Ils s'emparent des Monts Pratzen qui surplombent le champ de bataille et ne se doutent pas que Napoléon a fait venir des effectifs en secret. Les empereurs russes et autrichiens pensent alors venir facilement à bout de Napoléon. L'histoire montre que cette démonstration de fuite des forces de Napoléon a induit les empereurs de la coalition en erreurs, les entraînant de fait vers la défaite.

La guerre du Vietnam est aussi truffée d'exemple de démonstrations. Ainsi, lors des opérations contre des objectifs protégés par des unités de missiles sol-air, des actions de démonstration étaient montées pour induire celles-ci en erreur. Des appareils de guerre électronique étaient envoyés dans la zone du bombardement pour créer des leurres actifs gênant le travail des stations de radars et de guidage. Des escadrilles de diversion de 2 à 4 avions étaient ensuite dirigées sur l'objectif à une altitude moyenne ; évitant la zone d'efficacité des missiles antiaériens, ils s'éloignaient en modifiant brutalement leur direction et leur altitude. A ce moment, les escadrilles d'attaque débouchaient sur l'objectif à partir d'autres directions à très basse altitude et effectuaient le bombardement.

Enfin, dans le conflit du Kosovo, le Premier ministre britannique monsieur Blair et le président Chirac, le 8 avril 1999 décident d'amasser des troupes feignant la préparation de

l'intervention terrestre. Le résultat ne se fait pas attendre. Monsieur Milosevic cède et demande la fin des opérations aériennes.

L'emploi d'une telle stratégie est une condition sine qua non lorsque la force amie est en sous-effectif ou si l'on veut contraindre son adversaire à un coût humain et matériel faible. Dans ce cas, la démonstration sert de dissuasion.

Si on a vu que l'imitation et la démonstration sont deux ruses de guerre courantes, la désinformation, reste la ruse la plus utilisée depuis la 2^e Guerre Mondiale.

2.2.3. La désinformation ou l'intoxication stratégique

La désinformation, la ruse de guerre, l'intoxication, la propagande ou encore l'influence sont selon Vladimir Volkoff dans "la désinformation arme de guerre", des disciplines du même arsenal. Néanmoins, si l'on se réfère toujours à ce même livre, dont l'auteur est un des maîtres en matière de désinformation, on peut se demander si le terme de désinformation est bien adapté au milieu militaire. En effet, pour lui, la désinformation doit atteindre un volume certain de personnes, elle s'adresse à l'opinion mondiale et non pas aux états-majors, enfin, elle a toujours recours aux médias.

A contrario, l'intoxication vise l'individu, le groupuscule voire un organisme. Elle concerne le milieu militaire et utilise de nombreux canaux. De plus, Volkoff reconnaît l'existence d'une intoxication stratégique, tout comme Pierre Nord, spécialiste de l'intoxication, qui écrit : "elle consiste à faire croire à l'ennemi ce qu'il faut qu'il croie pour courir à sa perte, politiquement ou militairement". L'enjeu final de cette intoxication est de faire basculer l'issue de la guerre au niveau d'un front ou d'un théâtre d'opérations.

En tout état de cause, ces deux disciplines sont relativement longues, s'étendant sur plusieurs semaines, voire plusieurs mois.

C'est pourquoi, lorsque l'on parle de l'art de la guerre, le terme désinformation n'est certainement pas adapté. Il semble en effet que celui d'intoxication militaire stratégique soit plus opportun.

Intéressons-nous donc plus en détail à l'intoxication militaire stratégique à travers sa nature, son processus de mise en œuvre et ses facteurs de réussite.

2.2.3.1. La nature de l'intoxication

L'intoxication est une représentation volontairement inexacte de la réalité transmise à l'ennemi dans le but de gagner un avantage décisif. Elle peut être représentée par des cercles concentriques. Au cœur de l'intoxication se trouvent le secret et le camouflage. Ils constituent le côté défensif de l'opération. En effet, rien ne sert de faire croire une intention à la nation-cible (terme employé par Volkoff pour qualifier l'ennemi) si tout le monde sait que c'est un leurre.

Autour du secret se trouve le mensonge. Ce terme implique une action visant à induire la nation-cible en erreur. Celui-ci est exclusivement une action de la puissance-origine (terme

employé par Volkoff qualifiant la nation amie), la réaction de la nation-cible n'étant pas prise en compte. Or, le mensonge n'est que la base de l'intoxication. Il s'agit en fait de manipuler tout l'environnement de ce mensonge pour le rendre plus plausible. L'intoxication s'intéresse donc contrairement au mensonge simple aux réactions de la nation-cible. Ainsi, un menteur que personne ne croit n'a aucune action. En revanche, l'auteur d'une intoxication parvient à transformer un mensonge, dans un environnement qu'il crée, en un renseignement fiable et déterminant pour la nation-cible.

Il faut considérer deux variantes de l'intoxication stratégique. Il y a celle qui consiste à accroître l'incertitude de la nation-cible sur les intentions réelles de la puissance-origine. Ainsi, l'ambiguïté créée permet de prendre un avantage déterminant soit parce que la nation-cible disperse ses moyens (exemple les opérations sur les côtes de la Manche), soit parce qu'elle prend du retard dans la riposte car il lui faut confirmer le renseignement.

La seconde variante consiste à réduire l'incertitude de la nation-cible. Cette intoxication est plus délicate car la puissance origine doit se concentrer non seulement à rendre le mensonge crédible, mais surtout à le rendre séduisant, afin que l'ennemi concentre ses moyens opérationnels sur une menace fictive.

Cependant, si l'accroissement et la réduction de l'incertitude sont deux concepts bien différents qui peuvent être initiés par des intentions différentes, en pratique leurs effets et leur emploi se confondent à mesure que l'intoxication évolue. Le plus souvent l'intention initiale est de réaliser une intoxication de second type car c'est celui qui a le meilleur rendement potentiel.

Quel est alors le processus pour effectuer une bonne intoxication ?

2.2.3.2. Le processus de l'intoxication stratégique

Pour décrire le processus, la méthode classique du qui, où, quand, contre qui et comment est parfaitement adaptée.

Le processus d'intoxication implique aussi bien des civils que des militaires. Il se situe à trois niveaux :

- la prise de décision ;
- la planification ;
- l'application.

La prise de décision d'une opération d'intoxication stratégique se situe à des niveaux très élevés, impliquant le plus souvent les plus hautes autorités politiques. Ainsi, lors de l'opération du débarquement de 1944, l'implication de nations majeures de l'alliance a requis l'accord du Premier ministre britannique Winston Churchill, du président américain Franklin D. Roosevelt et du maréchal Staline.

Ce niveau est le seul qui fasse intervenir les autorités politiques. En effet, les deux autres sont confiés à des bureaux spéciaux mixtes civils et militaires.

En ce qui concerne le moment de l'intoxication, il est important de souligner qu'il n'y a pas de règle. Elle doit seulement se situer bien en amont de l'opération armée car il faut plusieurs semaines, voire plusieurs mois, pour apercevoir les premiers effets sur le terrain.

La cible principale de l'intoxication militaire stratégique est l'organisation du renseignement de l'ennemi. Tous ses échelons doivent être visés, tant ceux chargés de l'acquisition que ceux qui s'occupent de l'analyse, de la coordination et du filtrage du renseignement. Ce dernier aspect est très important car c'est en fonction des renseignements transmis aux autorités civiles ou militaires que leurs décisions stratégiques seront prises.

L'intoxication est possible grâce aux canaux qui existent entre la puissance-origine et la nation-cible. Cependant leurs nombres sont illimités : presse, diplomates, indiscretions de comptoir, indices matériels ou humains, transmissions radios... Il faut donc bien combiner ces moyens afin qu'il n'y ait pas d'interférences ou de contradictions qui pourraient nuire à l'efficacité de l'opération. Néanmoins, quelle que soit l'attention portée par la puissance origine sur le choix des vecteurs, il existe toujours de nombreux problèmes. En effet, la cible de l'intoxication ne se préoccupe pas nécessairement des canaux présélectionnés. L'auteur de la ruse n'est donc pas certain que le renseignement est bien arrivé à la cible. De plus, une opération d'intoxication peut être comparée à un puzzle, chaque pièce étant un renseignement. Or, tous les renseignements ne sont pas transmis par le même canal. Il faut donc que la cible reçoive toutes ou presque toutes ces données, puis qu'elle les assemble correctement afin de recomposer le scénario de la puissance-origine. La manœuvre d'intoxication apparaît donc comme une opération très délicate à effectuer.

Il faut donc, comme présupposition, considérer que la nation-cible est désireuse d'obtenir des renseignements sur la puissance ennemie. Ensuite, la puissance-origine doit élaborer un plan minutieux, généralement en quatre phases.

La première d'elles correspond à la définition de l'objectif. Ce stade est capital car l'objectif doit être clair et précis. En outre, le nombre d'objectifs doit être limité car une multiplication des buts condamne presque inévitablement l'opération. En effet, il y aurait dans ce cas une multiplication des renseignements et des canaux de propagation rendant la reconstitution des puzzles presque impossible.

En second lieu, la cible doit bâtir un scénario plausible. Celui-ci doit être décomposable en éléments logiques, réels ou non, mais toujours destinés à créer une réaction, si possible visible, de la nation-cible.

La troisième phase consiste au choix des vecteurs des transmissions de l'information. Il faut principalement s'assurer de l'existence de ceux-ci dans la nation-cible.

Enfin, une chronologie des actes à accomplir doit être établie pour que le puzzle s'assemble si possible de lui-même.

Si lors de la prise de décision ou lors de la planification, le processus est clair et sans grande surprise, lors de son application, le succès de l'intoxication stratégique est quant à lui conditionné par de nombreux facteurs.

2.2.3.3. Les facteurs de réussite

Les paragraphes précédents montrent à quel point il est difficile d'être certain de la réussite d'une opération d'intoxication. Les facteurs extérieurs pouvant modifier le cours de l'opération sont nombreux. Néanmoins, le respect de certaines règles permet d'augmenter les chances de réussite :

- Le secret, l'organisation et la coordination : il n'est pas nécessaire d'insister sur ces notions car il est évident que si le secret le plus total n'est pas conservé, les plans deviennent caducs. En outre, le paragraphe précédent montre qu'une mauvaise coordination peut créer des contradictions fatales au plan initial ;
- La plausibilité et la confirmation du mensonge : nous avons vu précédemment que le mensonge est la base de l'intoxication. Or, celui-ci doit être crédible, mais aussi suffisamment important pour provoquer une réaction de la part de la nation-cible. De plus, ce mensonge doit pouvoir être confirmé par les services de renseignement ennemis. Il faut donc qu'il y ait des recoupements possibles dans les divers signaux envoyés ;
- L'adaptabilité de l'intoxication : une opération d'intoxication, quel que soit son niveau, doit être réactive. En effet, en fonction des signaux renvoyés par l'ennemi, les renseignements transmis peuvent (et doivent) évoluer de la part de la puissance-origine. Le retour d'information doit cependant avant un changement d'attitude de notre part être analysé afin de déterminer si la puissance-origine ne fait pas elle-même l'objet d'une intoxication ;
- Les prédispositions de la nation-cible : si une nation telle l'ex-Union soviétique fait l'objet d'une opération d'intoxication, il sera très difficile de parvenir à nos fins car la ruse est dans ses gènes. De plus, il est incontestable que l'être humain écoute plus facilement ce qu'il souhaite entendre. Ainsi, les alliés en 1944 savent que Hitler craint une invasion dans les Balkans. Si l'opération d'intoxication envoie des signaux en ce sens, ceux-ci ont de grandes chances d'être perçus comme les alliés le souhaitent, et inversement ;
- Etre en offensive : en effet, être sur la défensive augmente les raisons d'employer l'intoxication. Mais cela limite l'échelle des intoxications susceptibles de réussir. En effet, l'attaquant à l'initiative. Il peut donc agir contrairement à son opposant qui lui réagit. Or, dans une opération d'intoxication stratégique, le plus favorable est d'avoir l'initiative car on a vu précédemment que le facteur temps est important. Or, dans une spirale de réactions, le temps n'a pas sa place.

Ce dernier paragraphe met un terme à l'étude théorique sur la ruse de guerre. Si longtemps elle a été discutée, on ne peut que constater qu'aujourd'hui elle constitue à travers la dissimulation et la déception une composante stratégique incontournable de l'art de la guerre moderne. En effet, c'est grâce à la ruse de guerre que sont créées les conditions favorables à la réussite dans la conduite des opérations et à l'obtention de la victoire. Les responsables politiques et militaires l'ont bien compris en 1944, quand ils élaborent le plan BODYGUARD.

3. Bodyguard ou l'emploi de la ruse de guerre à un niveau stratégique

Bodyguard est le plan qui définit la politique générale d'intoxication pour l'ensemble des opérations contre l'Allemagne. Ce plan, issu de la conférence de Téhéran (EUREKA), naît fin décembre 1943 au commandement suprême anglo-américain à Washington. Il intervient après un premier échec : "le plan JAEL". Finalisé en octobre 1943, ce plan initial vise à persuader les Allemands que le débarquement n'aurait pas lieu. Devant l'ampleur des forces présentes sur les côtes occidentales de l'Europe, les alliés décident en effet de faire croire qu'ils renoncent à tout projet de débarquement, mais que leur effort se situe dans les Balkans. Mais ce projet ne semble pas crédible aux yeux des alliés et est abandonné très rapidement. Par contre en 1943, la "London Controlling Section" (LCS), créée en 1941 sur l'initiative de Churchill et, chargée d'élaborer et de diriger les opérations d'intoxication stratégique, rédige un nouveau plan de dimension stratégique : le plan Bodyguard.

Ce plan que nous allons étudier plus en détail dans les paragraphes qui suivent, ne se cantonne pas seulement à la ruse de guerre sous son aspect intoxication, même si cette notion est prédominante. En effet, la dissimulation, la conservation du secret, l'imitation, le camouflage y sont aussi pris en compte. Toutes ces notions appliquées à une opération d'une telle ampleur (cf. carte des opérations de Bodyguard page 25) donnent au plan une dimension jusqu'alors encore jamais égalée.

Cependant, au début de l'opération, le plan semble voué à l'échec.

3.1. Bodyguard : une réalisation problématique

Si l'intention et les objectifs initiaux du plan sont valables, leur réalisation apparaît dès le début de l'opération problématique.

3.1.1. L'intention et les objectifs initiaux

L'intention du plan et les objectifs qui suivent (entre guillemets) sont la traduction du document original.

" L'intention du plan BODYGUARD est de formuler une politique générale d'intoxication à mettre en œuvre dans le cadre de la guerre contre l'Allemagne, en accord avec le procès verbal d'EUREKA du 6 décembre 1943."

L'objectif final est " d'inciter l'ennemi à prendre des dispositions stratégiques erronées face aux opérations des Nations Unies contre l'Allemagne décidées lors d'EUREKA". Ces dispositions fixent en fait deux objectifs particuliers :

- Persuader les Allemands que c'est seulement vers la fin de l'été 1944 que les effectifs stationnés en Grande Bretagne atteindraient le niveau requis et disposeraient des moyens de débarquements pour que l'assaut contre le continent européen puisse être envisagé.

Cette date tardive permettrait de profiter de l'immobilisation d'une partie des forces allemandes confrontées à l'offensive soviétique d'été ;

- En attendant, la première partie de l'année 1944 verrait le lancement d'opérations vers les Balkans (Grèce, Italie) et vers la Scandinavie (Norvège).

Le but final consiste à empêcher les Allemands de renforcer ses forces et ses défenses en France, en Belgique et aux Pays-Bas au cours du premier semestre 1944. Pour ce faire, les alliés envisagent de sur-dimensionner les forces présentes en méditerranée orientale, et inversement sous-dimensionner celles stationnées en Grande Bretagne. En outre, une simulation de regroupement massif de forces en Ecosse a pour but de faire croire à l'attaque par la Norvège. Cela est traduit dans le plan initial par : " En Scandinavie, une menace d'attaque devrait aider à maintenir quelques divisions ennemies de première qualité et des forces navales et aériennes limitées. Un tel plan d'intoxication serait facilité si on incitait les Allemands à croire que la Suède se prépare à coopérer avec les Alliés et si les Russes mettaient sur pied la menace d'une opération contre les territoires occupés par l'ennemi dans l'Arctique."

Enfin, le choix de zones d'attaque possible doit amener l'ennemi à se sentir encerclé (cf. la carte des opérations envisagées au paragraphe 3.2.1) et à défendre chaque portion de territoire occupé.

Cependant, le contexte général rend la mise œuvre du plan délicate.

3.1.2. Le contexte général

L'étude du cadre général dans lequel s'est préparé Bodyguard montre que du côté des Alliés, ce plan, dans sa configuration initiale, ne présente pas d'atouts majeurs, bien au contraire. Inversement, l'attitude des Allemands peut être inquiétante pour les Alliés.

3.1.2.1. Les Alliés

Suite à l'échec du plan Jael et face à l'ampleur de la couverture nécessaire pour l'opération de débarquement, la "London Controlling Section" (LCS) paraît découragée. De plus, le changement d'attitude préconisé dans le plan Bodyguard ne fait que renforcer son sentiment. En effet, depuis le début de l'année 1943, la LCS s'était efforcée de mener une politique de surestimation des effectifs et des matériels disponibles en Grande Bretagne. Or, en cette fin d'année 1943, le plan est basé sur une sous-estimation des données réelles concernant les Alliés. Cette volte-face demandée aux services d'intoxication, quels que soient leurs moyens performants et leurs savoir-faire en la matière, ne paraît pas la démarche la plus facile pour parvenir à ses fins. En effet, comment faire croire à des services des renseignements ultra performants qu'il ne s'agit pas d'une manœuvre d'intoxication, mais la réalité ?

De plus, la couverture du débarquement est une mission d'une ampleur démesurée (cf. la carte ci-dessous) qui semble impossible à réaliser, tant sur la préparation que dans la conservation du secret.



En effet, l'implication des Russes dans l'opération va créer de nombreuses complications. La principale concerne leur participation. En effet, si la conférence de Téhéran a fixé les objectifs et les nations participantes, les Russes ont une attitude ambiguë durant tous les pourparlers. En février, lors de la première conférence préparatoire à l'opération, les Russes ne sont représentés que par des "sous-chefs". Rien ne ressort de cette réunion. La seconde n'est pas plus productive. Il faut attendre la troisième rencontre pour voir émerger quelques résultats. Néanmoins, l'attitude des Alliés, ne révélant ni les techniques, ni les moyens employés prouve le manque de confiance vis à vis des Russes. En outre, dans les semaines qui suivent, les

Russes recommencent à annuler des réunions, à les repousser, allant même jusqu'à ne pas se présenter à des rendez-vous. Ce n'est que le 3 mars 1944, soit 3 mois avant l'opération, que les Russes acceptent définitivement la collaboration.

Cette attitude des Russes montre à quel point la préparation et la coordination d'une opération de déception stratégique est compliquée. Il suffit qu'un élément ne s'implique pas complètement pour que l'opération s'oriente plus vers un échec que vers un succès.

3.1.2.2. Les Allemands

La valeur des services de renseignements allemands est un facteur négatif pour l'opération Bodyguard. En effet, dès 1943, l'Oberkommando der Wehrmacht (OKW) réalisent bien que les Alliés vont débarquer en méditerranée, et ce malgré les ruses adverses. Il en est de même en 1944. Hitler et l'OKW sont pleinement conscient qu'un débarquement ennemi en Europe occidentale, en particulier en France, va avoir lieu vers le Printemps. La directive n° 51 de Hitler en novembre 1943 en témoigne : "La dure et coûteuse lutte armée contre le bolchevisme depuis deux ans et demi a impliqué l'essentiel de notre puissance...Mais la situation s'est désormais modifiée. Le danger subsiste certes à l'Est, mais un plus grand danger apparaît à l'ouest : celui d'un débarquement anglo-saxon !...Si l'ennemi réussit à percer nos défenses sur un vaste front, les conséquences immédiates seraient imprévisibles. Or tout indique que l'ennemi lancera une offensive contre le front ouest de l'Europe, au plus tard au cours du printemps. J'ai donc décidé de procéder au renforcement de nos défenses à l'ouest"²⁵. En outre, il est écrit dans la directive : " Il faut s'attendre à des manœuvres de fixation et de diversion sur d'autre front." Dans un tel climat, il est très difficile de mener une opération d'intoxication sans que celle-ci ne soit perçue comme telle. Les services de renseignement ont donc avec presque sept mois d'avance une vision précise du plan allié.

Suite à cette excellente appréciation de situation des services allemands, des mouvements de troupes sont effectués. Sans négliger les opérations de diversions prévues, les renforcements se concentrent sur le nord de l'Europe : Belgique, France, Pays-Bas. Six divisions supplémentaires viennent ainsi renforcer les 53 divisions initiales, au grand désespoir des Alliés.

Enfin, le facteur "prédispositions de la nation-cible" traité lors de l'étude théorique a une importance cruciale dans cette opération. En effet, les services de renseignement allemands, étant pré-alertés sur l'emploi d'opération de déception, ne sont pas prédisposés à se laisser intoxiquer sur l'objectif de sous-estimation des effectifs. Au contraire, ils ont tendance à les surestimer.

Ainsi, la politique générale d'intoxications des alliés et l'attitude des allemands vont exiger de la part des alliés de la réactivité, une concentration des moyens et une diversité des canaux de transmissions des indices pour pouvoir mener à bien leur plan.

²⁵ ce passage est extrait du livre de Gilbert BLOCH, renseignement et intoxication.

3.2. La mise en œuvre : un succès technique

Face aux problèmes évoqués précédemment, les Alliés doivent réagir afin de rendre cette opération possible. La réactivité est donc la première qualité dont feront preuve les Alliés.

3.2.1. La réactivité

En effet, face à l'échec prévisible, les Alliés se tournent vers une solution de remplacement envisagée lors du plan initial. En effet, après la conférence de Casablanca en avril 1943, les Anglo-Américains avaient créé le Chief of Staff to the Supreme Allied Commander (COSSAC) pour mener une étude des problèmes liés à la préparation d'un débarquement. Le lieutenant général Morgan, nommé à ce poste, décide de créer une section spécialisée dans les opérations d'intoxication. Celle-ci est divisée en deux sous-sections : l'une chargée de la "visual deception" c'est-à-dire le camouflage, les préparatifs réels et fictifs, la seconde étant en charge des "special means", c'est-à-dire les canaux de la déception stratégique. Elles vont être chargées de mettre en œuvre le "plan de dissimulation tactique" appelé Fortitude qui a pour but de persuader les Allemands que le débarquement de Normandie est en fait une diversion et que le vrai débarquement aura lieu dans la Pas de Calais. Cette adaptation de Bodyguard va se révéler comme un des points clé de réussite du débarquement.

Le second fait soulignant la réactivité des Alliés est le changement d'attitude concernant l'intoxication. En effet, il existe un conflit entre deux principales agences de renseignement allemandes, la Fremde Heere West (FHW), commandée par le colonel Roenne et la Sicherheistdienst (SD). Or, la SD diminue systématiquement de moitié les estimations du FHW concernant les forces alliées au Royaume-Uni. En outre, Hitler qui tient Roenne en estime, accorde beaucoup de crédit à ses estimations. En mars-avril 1944, suite à un rapport du FHW de Roenne où les estimations ont été réduites de moitié par le SD, Hitler retire des divisions en Europe occidentale pour le front russe. Sachant que le SD modifie les chiffres, le colonel Roenne décide alors de gonfler les effectifs afin que le Führer ne retire pas toutes les unités d'Europe occidentale. Or, au moins une fois, le SD ne change pas les chiffres. Le Führer se retrouve alors face à lui avec 97 divisions (90 terrestres et 7 aéroportée) alors que les Alliés n'en disposent en fait que 32. Cette discorde interne va donc à l'encontre des objectifs de sous-estimation initialement prévus par le plan des Anglo-Américains. Le directeur du FBI informé du problème par ses agents doubles suggère alors de grossir les effectifs par le biais d'un agent de l'Abwehr afin de coller aux estimations fausses du SD et de la FHW.

Ces deux exemples montrent qu'en matière de déception, s'adapter à la situation est un facteur essentiel. Cependant, pour cela, les Alliés doivent avoir un système de renseignement performant afin de pouvoir vérifier l'impact de leur opération.

3.2.2. Le renseignement sur le succès de l'intoxication

Les Alliés bénéficient d'un avantage redoutable en pouvant suivre l'évolution des idées qu'ils tentent de faire admettre à l'ennemi. En effet, l'interception et le décryptement des messages radios de l'Abwehr, du FHW et du SD, permettent cette vérification. En mai 1944, un message de l'attaché militaire du Japon est intercepté et décrypté, prouvant que les Allemands sont conscients de la présence du premier groupe d'Armées américain en Angleterre.

De même, le 1^{er} juin 1944, un message radio de Oshima ambassadeur à Berlin, reçu quelques jours plus tôt par Hitler, mentionne que les Allemands pensent avoir 80 divisions face à eux.

Ces interceptions ULTRA²⁶ ont été déterminantes.

Néanmoins, ce qui fait le réel succès de l'opération, c'est la diversité des moyens de réalisation et de transmission des indices.

3.2.3. La diversité des moyens

3.2.3.1. Les moyens de réalisation

Pendant l'opération Bodyguard, et en particulier le plan Fortitude Sud (cf. plan des opérations page 25), toute la panoplie des ruses de guerre a été utilisée.

Les services spéciaux vont tout d'abord utiliser les moyens matériels et techniques : mouvement d'unités, simulation radio, matériel de camouflage. C'est par exemple, la mise au large des côtes espagnoles d'un cadavre anglais ayant dans les poches de quoi tromper les services de renseignement allemands. De même, pour être aussi réel que possible, le gonflement de l'ordre de bataille allié doit s'appuyer sur une organisation, une structure et des commandements. Les forces alliées présentes en Grande-Bretagne sont alors divisées en deux. Un premier groupe réel correspond au 2^e groupe d'Armées de Montgomery, le second imaginaire est le 1^{er} groupe d'armées américain de Patton. Or, si le second groupe est fictif, une partie des unités censée le composer est pour sa part réelle. Cela permet de dissimuler jusqu'au débarquement cette ruse stratégique.

Les moyens diplomatiques sont eux aussi utilisés dans cette opération. C'est par ce moyen que les Alliés vont faire croire à l'ennemi que l'Alliance tente de rallier la Suède à sa cause afin de réaliser des opérations en Scandinavie. Cette intoxication va hypothéquer de nombreuses troupes allemandes dans le nord de l'Europe.

Les moyens spéciaux contrôlés par la "special means" du COSSAC et la London Controlling Section vont être souvent utilisés. Les fuites et les rumeurs sont leurs principaux outils.

Tous ces moyens étaient recensés dans le plan initial. Il faisait en outre référence à deux autres moyens : la guerre psychologique et la sécurité.

²⁶ ULTRA : nom de code des renseignements tirés du décryptage des messages radio allemands codés.

La guerre psychologique n'étant pas une ruse, mais de la propagande destinée essentiellement à affecter le moral des civils et militaires ou à rallier à sa cause des pays initialement neutres, elle n'est pas traitée dans le cadre de la ruse.

Par contre, la sécurité n'est pas à négliger. En effet, dans le plan Bodyguard, il est écrit : " le plan Bodyguard ne peut réussir à moins que les mesures de sécurité les plus strictes ne soient prises afin de dissimuler la véritable nature des préparatifs pour Overlord et Anvil". Par sécurité, le plan sous-entend la conservation du secret. Or, dans une opération impliquant autant de nations de culture tout à fait différente, il est impératif de mentionner cet élément dans le plan initial.

Les moyens de réalisation étant bien définis, il ne reste plus aux Alliés qu'à transmettre ces signaux.

3.2.3.2. Les canaux d'intoxications

Nous avons vu dans l'étude théorique, que pour être crédible, un renseignement doit arriver par différents canaux afin d'être confirmé. Or, la diversité des moyens de déception multiplie d'autant la quantité de canaux utilisés.

Le premier moyen de décevoir l'adversaire est la communication par radio. En effet, les Allemands sont particulièrement efficaces lorsqu'il s'agit de localiser et de reconstituer des unités à partir de leurs communications, internes ou externes. Or, profitant du fait que la préparation se déroule sur une île et que les services de renseignements allemands n'ont pas les moyens de confirmer leur hypothèse, les Alliés vont simuler des formations complètes grâce aux réseaux radio. Cette simulation a notamment permis aux Allemands de confirmer le renseignement sur le 1^{er} groupe d'Armées de Patton.

En outre, de nombreux renseignements erronés ont été transmis par le biais de ce canal.

L'emploi de Double Cross Agents est un des moyens majeurs dans l'opération alliée. En effet, si les Allemands sont convaincus d'avoir face à eux des forces bien supérieures à la réalité, c'est essentiellement grâce aux agents doubles. L'emploi de telles personnes n'est pas nouveau. Par contre, l'originalité de ce système est que dans les faits, les Anglais maîtrisent la totalité des agents allemands présents sur le territoire anglais, et que les Allemands pensent à leur service. Ces agents ont un rôle déterminant car l'Abwehr est certaine de la loyauté de ses indicateurs. En outre, les Alliés ont un élément infiltré dans l'Abwehr, l'amiral Canaris, qui entretient cette loyauté.

Les ondes radars sont aussi utilisées. En effet, pour leurrer les radars allemands implantés sur les côtes françaises et belges, les Alliés ont utilisé le procédé "WINDOW" à partir d'avions ou de navires. Ce procédé consiste à larguer ou à remorquer des bandes métalliques pour leurrer les radars ennemis.

Les médias sont aussi une voie non-négligeable d'intoxication. Des informations erronées sont communiquées dans les journaux écrits ou radio.

Les groupes de résistance en territoires occupés représentent également un canal d'intoxication. En effet, il est possible de les induire en erreur ou de les faire manœuvrer de sorte que leur activité observée par l'ennemi soit en accord avec les plans d'intoxication. La sécurité des communications radios avec ces groupes peut comporter des failles volontaires.

Enfin, le sacrifice d'agents a été un moyen de tromper l'ennemi. En effet, Churchill se disait prêt à sacrifier la vie de certains agents si cela pouvait permettre de sauver des milliers d'hommes lors des débarquements. Ainsi, des agents volontairement induits en erreur sont parachutés et "dénoncés" aux services ennemis de contre-espionnage et de sécurité dans le seul but de les décevoir.

Tous ces moyens, coordonnés, ont permis aux Alliés d'intoxiquer à la perfection les services de renseignement allemands. En outre, le savoir-faire des services de renseignement Anglo-Américain et les circonstances favorables rapidement exploitées (guerre interne des services de renseignement allemands) ont permis aux Alliés de renverser une situation initialement vouée à l'échec.

On peut donc affirmer que Bodyguard est un succès sur le plan technique et stratégique. Il constitue encore la référence dans le domaine. Le ruse à travers la déception et la dissimulation est omniprésente. Son emploi à tous les échelons (stratégique, opératif et tactique) montre son caractère indispensable dans l'art de la guerre moderne.

CONCLUSION

L'étude qui précède, a permis de montrer le rôle essentiel de la ruse dans l'art militaire moderne. Si longtemps, les débats sur sa légitimité et sur sa définition ont alimenté les livres civils et militaires, elle est de nos jours bien ancrée dans la panoplie des armes de guerre.

La conservation de secret, le camouflage, l'imitation, la démonstration, mais surtout l'intoxication sont ses formes principales. Or, dans l'environnement contemporain 'high tech', ces notions prennent une dimension difficile à appréhender. L'être humain n'est aujourd'hui plus capable de déceler ce qui est du domaine du réel ou de la ruse uniquement grâce à ses yeux et son intelligence.

Les moyens de renseignement modernes sont donc pour les hauts responsables civils et militaires la seule manière de contrer la ruse de guerre. La création de la Direction du Renseignement Militaire en 1995 marque un tournant en France dans le domaine du renseignement. Mais elle ne constitue cependant qu'un premier pas dans ce qu'écrit Eric DENECE dans "renseignement et opérations spéciales" : " Les nouveaux défis du renseignement".

BIBLIOGRAPHIE

CHALIAND (G.) : Anthologie mondiale de la stratégie : des origines au nucléaire

LE PETIT ROBERT : Dictionnaire de culture générale 2

COUTAU-BEGARIE (H) : Traité de stratégie

BRUNEAU (J.) : La ruse dans la guerre sur mer

Histoire universelle des Armées (Tome I et II)

SUN TSU : L'Art de la Guerre

COMITE INTERNATIONAL DE LA CROIX ROUGE : Manuel sur le droit de la guerre
pour les Forces Armées

GENERAL COLIN : Les transformations de la guerre

VOLKOFF (V) : La désinformation : arme de guerre

BLOCH Gilbert : Renseignement et intoxication durant la seconde Guerre mondiale :
l'exemple du débarquement

SELECTION READER'S DIGEST : 2194 jours de guerre ; chronologie illustrée de la
seconde guerre mondiale

INTERNET : divers sites sur la Seconde Guerre Mondiale
Sites sur la bibliographie des auteurs